

LE PILON-QUI-REVIRE

Paul Duchon, Contes populaires du Bourbonnais, p 51

Il y avait une fois un homme et une femme qui étaient bien pauvres et qui avaient beaucoup d'enfants. Pour nourrir toute la maisonnée ils travaillaient nuit et jour, et pourtant, sans la charité de quelques bons voisins, les parents et les enfants seraient morts de misère.

La mère travaillait sans se plaindre et le plus qu'elle pouvait, mais le père se lamentait sans cesse.

Un beau jour, fatigué de lutter contre la misère inévitable, l'homme résolut d'en finir avec la vie. Laisant là femme et enfants et chaumière enfumée, il s'en va droit devant lui à la recherche d'un arbre pour se pendre, ou d'une rivière pour se noyer. Des arbres et des rivières, il en rencontra bien assez, mais il y trouvait chaque fois quelque chose à redire, tantôt les branches ne pouvaient supporter un poids comme le sien, tantôt les rivières étaient trop peu profondes et vraiment sans danger. De sorte qu'avant de trouver un endroit bon pour se pendre ou se noyer, ils' en alla très loin, très loin. Il alla même si loin qu'il finit par rencontrer le Bon Dieu qui lui demanda :

- Et où vas-tu comme ça?

- Ma fois, je vais me pendre ou me noyer.

- Il ne faut pas te pendre ; il ne faut pas te noyer. Mais puisque tu es malheureux, je vais venir à ton secours. Tiens ! voici une bourrique que je te donne : tu n'auras qu'à lui dire à haute voix : « Bourrique, fais ton devoir ! » aussitôt elle fera de l'or et de l'argent autant que tu en auras besoin. Te voilà donc l'homme le plus riche de toute la terre : comme tu ne veux pas être riche pour toi seul,

retourne maintenant auprès de ta femme et de tes enfants afin de partager avec eux les biens dont je t'ai comblé.

L'homme reprit donc avec sa bourrique le chemin du logis.

Il n'aurait pas fallu à ce moment lui parler de corde pour se pendre ou de rivière pour y faire un plongeon, car, tout en cheminant, il se délectait à la pensée de son nouveau sort et veillait avec un soin jaloux sur sa bourrique, sur son trésor vivant auquel il épargnait jusqu'aux moindres faux pas. Les jours sont trop courts pour les gens heureux ; aussi, la nuit surprit-elle notre homme au dépourvu juste au moment où il passait devant un moulin. Il entre dans ce moulin et demande à coucher.

- Soignez bien ma bourrique, dit-il au meunier, parce que demain j'en aurai grand besoin pour une longue course qu'il me reste à faire.

Le lendemain matin, il parla encore au meunier et lui dit :

- Je vais donner à ma bête un dernier picotin et je reviens à l'instant pour régler ma dépense. Et il alla dans l'écurie.

Ayant fermé soigneusement la porte derrière lui, il prit le boisseau avec lequel on mesurait l'avoine et le mit sous la queue de la bête en disant à haute voix :

- Bourrique, fais ton devoir !

Immédiatement, la bourrique remplit le boisseau de belles pièces d'or et d'argent toutes neuves. L'homme eut largement de quoi remplir ses poches et payer sa dépense.

Mais le meunier qui arrangeait le bât d'un de ses ânes près de l'écurie avait entendu l'homme dire à haute voix :

- Bourrique, fais ton devoir! »; de sorte qu'il se rendit à l'écurie dès qu'il fut payé. Il voulait voir de près une bête à laquelle on adressait des discours, se

demandant toutefois si son hôte n'avait pas la tête un peu dérangée. Il s'approche de la bourrique, en fait le tour, l'examine de loin et la trouve en tous points pareille aux simples bêtes de somme qui portaient le bât du moulin.

« Décidément, pensa-t-il, mon homme est fou de parler ainsi à un âne ! Moi je vais réjouir les miens d'un discours qui sera mieux de leur goût, j'en suis sûr ! » Et, comme il prenait en riant son boisseau, afin de leur verser un picotin, il trouva dans les joints du boisseau un louis d'or tout battant neuf.

- Ho! ho! dit-il, un louis d'or dans ce boisseau! Il est, ma foi, tout neuf et pareil à celui que mon hôte m'a donné en paiement de son écot Qu'est-ce à dire! Et serait-ce toi, bourrique, qui accomplirais un prodige aussi agréable à ton maître? Nous allons bien nous en assurer:

- Bourrique, fais ton devoir !

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'elle fit un gros tas d'or et d'argent

- Ah ! voilà donc le mystère éclairci, dit le meunier en lui-même, il est bon de s'instruire. Précisément j'ai une bourrique pareille à celle-ci, je vais la donner à mon homme dont ça fera bien suffisamment l'affaire, et je garderai la sienne en échange.

Il fit comme il l'avait dit et l'homme partit sans méfiance, poussant devant lui avec précaution la bête du moulin.

Il arrive chez lui. Toc! toc!

- Ouvrez-moi !

Sa femme répondit :

- « Qui que t'es? »

- Eh ! femme, c'est moi !

- « Ou es te, garniment ! grenipille ! ou es te ! Et te veux qu'i t'ouvre? Après que te nous a laissa crever de faim! Va-t-en ou guiâble ! » .

- Hou! vieille bête! Ouvre-moi donc! J'ai de quoi nous rendre riches, toi et moi et tous nos enfants et tous nos parents ! Ouvre ! ouvre ! Tu seras contente.

La femme se laissa persuader et ouvrit, en maugréant la porte de la chaumière.

- Tiens ! femme ! Tu vois cette bourrique que j'amène ; eh bien ! c'est elle qui nous enrichira car elle fait de l'or et de l'argent Ah ! ce n'est pas elle qui salira sa litière ! Allons, vieille ! Prends ta coiffe avec tes deux mains, mets toi derrière la bourrique, et tu vas voir.

La femme portait des coiffes comme dans l'ancien temps. très hautes avec des plis gaufré à la paille. Elle prit sa coiffe à deux mains et se plaça derrière la bourrique. Alors l'homme se mit à dire :

- Bourrique fais ton devoir ! Mais il fut bien étonné de constater que la bête ne faisait ni or ni argent.

- Maudite bête, s'écria-t-il, m'entendras-tu?

Il lui commanda de nouveau de faire son devoir et pour faciliter la chose, il lui pressa légèrement (*Sic*) les flancs. Cela lui parut bien faire quelque effet ; hélas ! ce ne fut ni d'or ni d'argent que la coiffe de la vieille se trouva remplie.

Furieuse de sa déconvenue, la femme envoya la coiffe et le reste à la figure de son mari qui, désespéré et n'y comprenant rien, quitta encore sa chaumière pour se pendre ou se noyer.

Il rencontra de nouveau le Bon Dieu qui lui demanda où il allait.

- Ma foi, je vais me pendre ou me noyer.

- Comment ! Tu veux encore te pendre ? Tu veux encore te noyer? N'as-tu pas gardé la bourrique qui fait de l'or et de l'argent?

- Ah ! la maudite bête ! Elle est bien à la maison ; à moins que ma femme ne l'ait vendue depuis, car elle ne fait plus ni or ni argent et quand elle remplit son devoir, ce n'est que pour salir sa litière.

- La bourrique que je t'ai donnée fera de l'or et de l'argent tant qu'elle existera et que bourrique, elle sera : il faut donc qu'on te l'ait volée et changée pour une autre. Mais j'ai pitié de toi. Tiens ! voilà une serviette que je te donne ; il suffira de la déplier sur une table, en disant à haute voix : « Serviette fais ton devoir ! » pour qu' aussitôt tous ceux qui s' attableront soient servis de tout ce qu'ils désireront boire et de tout ce qu'ils désireront manger. Avec cela, tu ne deviendras pas l'homme le plus riche de la terre comme tu le serais devenu si tu avais conservé la bourrique, mais ni toi, ni les tiens ne manquerez jamais de rien. Retourne donc auprès de ta femme et de tes enfants et partage avec eux les bienfaits dont je t'ai comblé.

L'homme plia la serviette soigneusement, la mit dans sa poche et reprit le chemin de sa maison.

A la tombée de la nuit, il arriva au même moulin que la première fois ; le meunier était absent, mais la meunière offrit à l'homme le souper et le gîte au moulin. Le souper était médiocre; soit par avarice, soit de peur d'éveiller les soupçons, le meunier et la meunière n'avaient rien changé à leurs habitudes, bien qu'ils fussent certainement devenus, grâce à la bourrique, les gens les plus riches du pays. Un peu de soupe aux haricots rouges, et c'était tout.

L'homme se retira dans sa chambre très mal rassasié.

- C'est le moment, pensa-t-il, d'éprouver la vertu de ma serviette.

Il la tira donc précieusement de sa poche et la déplia sur une table, disant à haute voix : « Serviette, fais ton devoir ! » Aussitôt la table se chargea de toutes sortes de plats accomodés (*Sic*) de toutes les façons : du lièvre, de la perdrix, « de la pompe », « du jâques » et « du fretâ », et du vin rouge et du vin blanc, et de tout de ce qu'il pouvait désirer pour faire un bon repas. Quand il fut bien rassasié, il replia la serviette et s'endormit

Au moment où l'homme avait dit : « Serviette, fais ton devoir ! » la meunière, qui rangeait son linge au fond de l'armoire dans la chambre voisine, entendit très distinctement ces paroles.

- Pour sûr, se dit-elle, notre homme a encore en sa possession quelque sorcellerie. Savoir ce que cela peut être ? Demain, avant son départ, il faut que je voie cette fameuse serviette à laquelle on tient des discours.

Le lendemain dès qu'il fut réveillé, l'homme s'adressa à la meunière:

« J'ai un peu sali ma serviette par mégarde, lui dit-il; lavez-la, je vous prie, et rendez-la moi pliée bien comme il faut pour que je la range dans ma poche».

La meunière n'eut garde de laisser échapper une aussi bonne occasion. Elle prit la serviette et s'éloigna sous prétexte de la laver. Une fois à l'écart, elle l'examina, la regarda au jour, au faux jour, à l'ombre, au soleil; elle regarda le dessus et le dessous, la trame et les coutures.

- Ma foi ! se dit-elle, je ne vois aucune différence entre cette serviette et celles que nous avons. Je vais en prendre une dans mon armoire et la donner à notre homme à la place de celle-ci que je garderai. C'est ce qu'elle fit ; et l'homme ayant, sans méfiance, rangé dans sa poche la serviette de la meunière, paya son écot et prit le chemin de sa maison.

Le soir, arrivé chez lui, il frappe: Toc! toc!

- « Qui que t'es?»

- Femme! c'est moi qui revient Oh! mais, cette fois, je reviens avec quelque chose qui va nous tirer de misère. Nous sommes sûrs maintenant de boire et de manger notre saoul.

- « Comment ! ou est encore te, fripon ! Canaille !

Vaurin ! T'oses reveni après tout ce que te nous a fait ! Va-ten ou guiâble ! i n'ouvre pas ! »

- Ah ! femme, si tu savais ! J'apporte une serviette : jamais tu n'as vu une chose pareille. Quand on la déplie sur la table en disant : « Serviette, fais ton devoir ! » on est servi de lièvre, de perdrix, « de pompe », « de Jâque » et « de fretâ », et de vin blanc et de vin rouge. Ouvre, ouvre ! Et tu verras !

La femme qui, une première fois, avait été grandement déçue, ne voulait pas recevoir son mari ; mais, précisément, ce jour-là, tout le monde à la maison s'était couché le ventre vide, de sorte qu'entendant parler de boire et de manger, elle finit par ouvrir la porte de la chaumière.

- Femme ! prépare la table et réveille tous les petits : nous allons nous régaler d'un dîner sans pareil.

La femme allume la chandelle et prépare la table pendant que les enfants arrivent en riant et en se bousculant Mais l'homme eu beau déplier la serviette et il eut beau dire : « Serviette, fais ton devoir ! » rien n'apparut sur la table.

Alors les enfants montèrent se coucher en pleurant et « en brâmant la faim » pendant que la vieille chassait son mari à grands coups de balai.

L'homme s'enfuit désespéré, bien résolu cette fois à mourir au plus vite.

Sur son chemin, il rencontra encore le Bon Dieu qui lui demanda où il allait; il lui répondit de nouveau qu'il allait se pendre ou se noyer ?

- Comment, tu veux encore te pendre ? Tu veux encore te noyer ? Mais qu'est donc devenue la serviette qui sert à boire et à manger ?

- Ah ! la maudite serviette ! Elle est bien à la maison ; mais, on a beau lui parler, elle ne fait plus son devoir.

- La serviette que je t'ai donnée fera son devoir tant qu' elle subsistera et que serviette elle sera ; il faut donc qu'on te l'ait volée et changée pour une autre. Puisque tu ne sais pas veiller avec soin sur tes biens les plus précieux, je ne peux te donner maintenant que ceci : vois, c'est un pilon que je te donne. Tu n'auras qu'à dire à haute voix : « Pilon, fais ton devoir ! » et il tapera si fort sur quiconque t'aura volé même une épingle que le voleur te rendra sur le champ ce qu'il t'aura pris. Pars donc à la recherche de la bourrique et de la serviette, tu les retrouveras bientôt si tu veux t'en donner la peine.

L'homme s'en va donc avec son pilon et par hasard il arrive au moulin, où déjà, pour son malheur, il avait couché deux fois.

Dès que le meunier le vit entrer, le pilon à la main, il ne put s'empêcher de rire aux éclats :

- Eh! l'homme, qu'est-ce que tu veux faire avec ta béquille? As-tu envie de piler mon sel?

- Si tu connaissais, meunier, la vertu de ce pilon, tu en mourrais d'envie. Ton moulin est ouvert à tout venant et les voleurs ont beau jeu de te prendre, sans que tu t'en aperçoives, farine, son et sacs de blé, et puis va les chercher ! Avec ce pilon, ton moulin serait bien gardé. Avec lui plus de crainte ! Il suffit de dire un mot pour que les voleurs se rendent à merci ; il suffit qu'on dise : « Pilon, fais ton devoir!»

A peine avait-il prononcé ces paroles, que voilà le pilon qui tape sur le meunier tant qu'il peut taper. Pan! sur la tête; pan! sur le dos; panpan ! rantanpan ! Et je te tape! Roué de coup, le meunier crie comme un brûlé :

- Au secours ! au secours ! femme ! au secours ! à l'assassin ! au secours ! on m'assassine !

- Ah ! canaille ! voleur ! criait l'homme de son côté, c'est donc toi qui m'as pris ma bourrique et ma serviette.

Aux cris poussés par son mari, la meunière accourt. A ce moment, le meunier criait : « Oui ! oui ! c'est moi qui ai volé la bourrique, mais c'est ma femme qui a volé la serviette. Pilon, revire sur ma femme, revire sur ma femme ! »

Voilà le pilon qui revire sur la meunière et puis qui revire sur le meunier et qui tape tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Le meunier tourne dans le moulin, comme un écureuil dans sa cage ; la meunière affolée se cache sous la table, grimpe sur l'armoire ; mais le pilon passait partout et tapait toujours tant qu'il pouvait Il y avait de quoi rire pour celui qui voyait ça : le pilon leur en donnait pour deux liards ! et un peu plus. Pan ! pan! pan!

Tant qu'ils n'eurent pas rendu la bourrique et la serviette, ils furent roués de coups et battus comme des enclumes.

Dès qu'il fut rentré en possession de son bien, l'homme, avec sa bourrique, sa serviette et son pilon, reprit le chemin du logis, le cœur gonflé de bonheur.

Quand il arriva chez lui, il trouva sa femme qui balayait le devant de sa porte. D'aussi loin qu'elle le vit venir, elle commença à l'insulter et à le traiter de tous les noms. En guise de réponse, l'homme arrêta la bourrique, et lui ayant dit à haute voix : « Bourrique fais ton devoir ! » celle-ci leva la queue et fit un gros tas de pièces d'or et d'argent.

Alors la femme, ébahie, émerveillée, ramassa l'or et l'argent, conduisit la bonne bête à l'écurie et fit grande tête à son mari en poussant des cris de joie. Elle criait de toutes ses forces:

- « Vouâh ! là! ou est-t-tu pôssible ! Vouâh ! là! mon Dieu ! ou est-t-tu possible ! »

Et ce fut bien autre chose encore lorsque la serviette servit à dîner à toute la famille et que la table se couvrit de lièvre, de perdrix, « de pompe », « de jâque » et « de fretâ », de vin blanc et de vin rouge, et de tout ce qu'on peut désirer. La femme fit raconter au moins vingt fois de suite à son mari comment, avec le pilon, il avait retrouvé la bourrique et la serviette merveilleuses.

Et l'homme, la femme et les enfants sont devenus les gens les plus riches qu'on ait jamais vus.

Conte recueilli par Benoît Biou, puisatier à Marseigne, près de Jaligny. Il est presque identique au conte populaire allemand que les frères Grimm ont intitulé « l'Âne, la Table et le Bâton merveilleux ». L'épisode de l'âne, dans « Peau d'Âne », semble aussi une réminiscence de ce thème.